



## REPORTAGE

Il existe encore mieux que “le derby des derbys” entre l’Ajax et Feyenoord. Dans une ville de 20 000 habitants, à 50 kilomètres d’Amsterdam, deux clubs amateurs divisent la population depuis sept décennies. Diffusé à la télé nationale, ce derby ultra-local est devenu un rendez-vous incontournable du football néerlandais,

et attire médias et touristes étrangers. Rouge ou bleu, il faut impérativement choisir. Bienvenue à **Spakenburg**. *Par Adrien Candau et Julien Duez, à Spakenburg. / Photos: JD*

# L'AUTRE "KLASSIEKER"



Dans sa version française, Wikipédia détermine les contours de l’appellation “derby” à l’opposition entre deux clubs “de villes généralement distantes de moins de 100 kilomètres”. Une définition

très large, mais rien d’étonnant dans un pays où un Bordeaux-Toulouse est à ranger dans la même catégorie qu’un Boca-River, tout ça parce qu’un fleuve relie les deux cités sur 245 bornes. Une bonne blague, en revanche, pour un Néerlandais, dont le pays s’étend sur 310 kilomètres du nord au sud. À espace limité, conception d’un derby plus exigeante et surtout plus ramassée géographiquement. À Spakenburg, ville de 20 000 habitants dans la province d’Utrecht, les Rouges d’IJsselmeervogels et les Bleus du SV Spakenburg ne partagent pas seulement la même ville, ils sentent chacun le soufflé de l’autre sur leur nuque, tels deux siamois que personne ne songe à séparer. Depuis 87 ans, ils vivent serrés, sur le parc des sports De Westmaat, derrière le port de plaisance, où leurs stades respectifs jouent à touche-touche. Supporter du SVS, Coen van As plante le décor. “Dites-vous qu’entre les club-houses des deux clubs, il y a seulement un mur, précise le gérant du café BU2, une taverne voisine. Quand une équipe remporte le derby, les vainqueurs tapent comme des brutes dessus et ils foutent la musique à fond, rien que pour chamber les perdants. Voilà ce qu’on partage: un mur. Mais à part ça? Rien du tout.” C’est qu’on ne rigole pas avec le derby local, et tant pis si Rouges et Bleus évoluent en première division amateur (soit l’équivalent de la D3). Ailleurs, l’affaire serait évacuée avec un entrefilet dans le principal quotidien sportif, mais aux Pays-Bas, le derby de Spakenburg vole la vedette aux matches d’Eredivisie deux fois par saison. C’est un rendez-vous auquel on se rend “pour voir et pour se faire voir”. En 2018, le sélectionneur, Ronald Koeman, en avait même été l’invité d’honneur. Ce 12 octobre 2019, l’ancien défenseur est absent, retenu en Biélorussie pour un match des Oranje. Pas grave, John van den Brom, entraîneur du FC Utrecht, assiste bien à la rencontre dans les tribunes d’IJsselmeervogels, entouré de 8000 supporters ou simples curieux. Les autres peuvent toujours suivre les débats sur Fox Sports, pour admirer un tifo de 30 mètres ou quelques tacles glissés donnant envie de prendre des nouvelles de Khalid Boulahrouz. Ce qui amène à cette question existentielle: comment un foutu match de D3 néerlandaise a-t-il pu virer en événement national, pour ne pas dire en phénomène de société?

## Une grande rue, deux clubs, deux ambiances

La réponse ne saute pas tout de suite aux yeux en arpentant Spakenburg, ce jeudi pluvieux, à 48 heures du match. Les rues de la ville ont encore des airs de Wisteria Lane batave, avec leurs maisons de briques rouges aux pelouses impeccables et leurs allées propres que

rien ne doit troubler. Ici, la tranquillité est l’affaire de tous. Des panneaux informent les riverains d’un numéro WhatsApp à contacter en cas de comportement suspect. Après avoir parcouru les deux bornes de la rue principale qui scinde la ville en deux, le visiteur fait face à la marina locale. Hans Klippus donne un début d’explication. Auteur du livre *De Derby*, le journaliste se pose comme le spécialiste du sujet et replace cette rencontre dans le contexte historique de la ville. “Le SV Spakenburg est né en 1931, et IJsselmeervogels, à peine un an plus tard, en 1932”, précise-t-il en introduction. Coïncidence de taille, à la même époque, le gouvernement néerlandais ferme la Zuiderzee, un bras de mer du centre-nord des Pays-Bas, en achevant la construction d’une digue massive de quelque 32 kilomètres, et ce, afin de réguler le niveau des eaux. Une aubaine pour Spakenburg, dont le port et les terres arables avaient été ravagés par une grave inondation en 1916. “La construction de cette digue a permis de remédier au problème, poursuit Klippus. Mais cela a aussi contribué à isoler encore plus la ville, car depuis, Spakenburg n’a plus d’ouverture sur la mer.” À le croire, c’est de ce grand chantier qu’est née la ferveur des locaux pour le ballon. “À l’époque, c’était l’un des seuls divertissements du village, qui fonctionnait surtout en vase clos.” La rivalité entre Rouges et Bleus structure donc rapidement la cité en deux camps distincts: “Du côté droit de la rue principale, on supporte les Rouges, le club des pêcheurs. À gauche, on supporte les Bleus, l’équipe du clergé, des employés de bureau et des fermiers.”

**“Imaginez, les deux stades sont situés à même pas trente mètres l’un de l’autre. Quand une équipe finit championne, l’autre doit littéralement vivre avec le bruit constant du succès du rival. C’est presque sadique”**

Hans Klippus, auteur d’un livre sur le derby

C’est le point de départ d’un duel fratricide, qui a fait depuis son petit bout de chemin dans l’inconscient collectif batave. “Si tu es néerlandais et que tu t’intéresses au football, tu connais forcément le derby de Spakenburg”, appuie Maarten Joosse, coréalisateur d’une émission de télé-réalité tournée à Spakenburg et diffusée en 2012 sur la télévision nationale. On l’appelle d’ailleurs “le derby des derbys”, par analogie avec Ajax-Feyenoord. C’est un match devenu si célèbre que même des étrangers veulent y assister aujourd’hui.” Comme Ole, un trentenaire norvégien débarqué de



Trondheim pour l'occasion. "J'en ai entendu parler il y a deux semaines via une vidéo sur YouTube. J'ai été impressionné par la foule massive présente au stade et l'atmosphère qui s'en dégageait. Un ami basé aux Pays-Bas s'est ensuite chargé de nous prendre des places, et on a fait le voyage avec deux potes." Pour Hans Klippus, c'est bien la proximité géographique entre les deux clubs qui donne tout son sel à leur rivalité. "Imaginez, les deux stades sont situés à même pas 30 mètres l'un de l'autre. Quand une équipe finit championne, l'autre doit littéralement vivre avec le bruit constant du succès du rival. C'est presque sadique." Perdre le derby revient donc à baigner dans le chambrage pendant

**"J'ai entendu parler de ce derby il y a deux semaines via une vidéo sur YouTube. J'ai été impressionné par la foule massive présente au stade et l'atmosphère qui s'en dégageait"**

Ole, spectateur venu de Trondheim, en Norvège

des mois. "Une année où j'étais encore joueur, je vivais près d'une école, et IJsselmeervogels l'avait emporté, se remémore Tijmen Beekhuis, défenseur central du SVS de 1985 à 1994. Quand je rentrais chez moi, je devais passer devant ces gosses, ces putains de gosses rouges qui gueulaient 'On a gagné! On a gagné!' Et ça n'arrêtait jamais."

### Jour du Seigneur et blasphème sauce chinoise

Si la rivalité perdure et se cultive, il y a bien longtemps que les Rouges ne sont plus le club des pêcheurs et les Bleus celui des paysans et des employés. Les temps ont changé et la commune, prospère, ignore le concept de chômage (à peine 2%). Coen van As confirme, derrière son zinc: "Ouais, ça roule ici, tu peux dire que c'est une ville riche. À cause du développement de la pêche industrielle, cela fait longtemps que Spakenburg n'est plus un village de pêcheurs. Maintenant, on découpe et on prépare le poisson avant sa commercialisation. Sinon, beaucoup de gens travaillent dans la grande boulangerie industrielle. Le pain de Spakenburg est célèbre, d'ailleurs tu peux le trouver sur presque tous les marchés des Pays-Bas." Les deux clubs de

la ville profitent de cette santé économique. "On doit avoir autour de 1,4 million d'euros de budget à IJsselmeervogels, contre environ 1,2 million pour Spakenburg. C'est parfois plus que certains petits clubs professionnels de D2", vante Gilbert, un supporter rouge. De fait, il y a de l'argent à Spakenburg, et des gens enclins à le dépenser dans le football. Plus d'une centaine d'entreprises locales investissent de près ou de loin dans une des deux formations. Même si, le plus souvent, le chèqe est partagé entre les deux camps. "Quand nous nous sommes installés ici avec mon mari, la première chose que nous avons faite, c'est sponsoriser les clubs de foot, se souvient la patronne du Podomoro, le restaurant indonésien en bord de marina. Moi je m'en fous, je n'aime pas le foot et mon époux supporte l'Ajax. Donc on n'a pas eu à choisir, et c'est tant mieux, parce que nos clients sont Rouges et Bleus. Et on ne veut pas créer de jalousie entre eux!" Avec cet argent, les clubs n'hésitent pas à afficher leurs signes extérieurs de richesse. La saison dernière, IJsselmeervogels a ainsi inauguré un vaste club-house rouge pétant, garni d'autant d'écrans plasma que de tireuses à bière. "Ici, les apparences comptent énormément, acquiesce Tijmen Beekhuis, reconverti dans les assurances depuis sa retraite sportive. Si mon voisin achète une grosse voiture, j'en veux une encore plus

grosse. Les travaux du futur club-house des Bleus vont bientôt commencer, et le but est qu'il soit encore plus clinquant que celui des Rouges." Spakenburg incarne ces Pays-Bas prospères, bien coiffés, protestants, voire bigots: il est de bon ton de se montrer à la fois en train de serrer la main du pasteur le dimanche et d'afficher sa réussite sociale le reste du temps. Dans une bourgade qui compte 17 églises, inutile de préciser que le jour du Seigneur reste sacré. Le dimanche est réservé à Jésus et à la famille. "Quand j'ai acheté mon bar, le contrat stipulait que je n'avais pas le droit d'ouvrir le dimanche, s'amuse Coen van As. Il n'y a que le resto chinois qui reste ouvert ici. Des gens s'y pointent à 7 heures du matin pour qu'on ne les voie pas publiquement agir à l'encontre des commandements de Dieu... Et les deux clubs ne peuvent pas non plus jouer ce jour-là, c'est inscrit dans leurs statuts!" Une exigence qui a son importance, puisqu'elle les empêche de facto d'accéder aux championnats professionnels, dont les rencontres sont réparties sur l'ensemble du week-end. Mais les deux l'assument: il existe des principes avec lesquels on ne tergiverse pas.

### Des Schtroumpfs contre des opportunistes

Un samedi de derby, l'ambiance est bien plus funky. Il n'y a pas un avant-match sans une blague aussi potache que bien préparée. Ces dernières années, les fans d'IJsselmeervogels ont par exemple lâché un cochon sur la pelouse de leurs rivaux. Pas en reste, les supporters bleus ont largué, depuis un avion, des brosses à chiottes sur les tribunes rouges, accompagnées de ce message: "Allez Spakenburg, chiez sur les voisins." La classe. Si l'opposition traditionnelle entre pêcheurs et fermiers ne fait plus sens, il s'agit d'embrasser la même couleur que ses parents ou grands-parents. "Ma grand-mère est née du côté droit de la grande rue, donc ma famille est pour les Rouges et ça ne changera pas", avance fièrement Gilbert depuis le comptoir de son club-house. Ce qui n'empêche pas quelques esprits téméraires d'embrasser la cause de l'ennemi ancestral. "La majorité de ma famille est rouge, avoue Tijmen. Mais à 8 ans, j'ai suivi un ami qui jouait au SV Spakenburg, et du coup, je suis devenu bleu. Mon oncle a tenté de me faire changer de camp en proposant de me payer un maillot et de nouvelles chaussures. Mais je lui ai répondu: 'C'est mort! Je reste chez les Bleus!'" Un choix courageux. Tijmen a choisi de voler au secours des perdants. Chez les Bleus, on cultive volontiers une image de losers sympathiques. Le SVS végète encore en queue de peloton cette saison, quand IJsselmeervogels occupe une première place conforme à son palmarès, fort de sept titres de champion amateur, sans oublier une demi-finale de coupe des Pays-Bas en 1975. "Être un fan des Bleus, cela signifie être prêt à souffrir, souffle Tijmen. Les Rouges sont si arrogants! Ils se foutent de nous en nous surnommant les Schtroumpfs. Et on leur répond que ce sont des opportunistes, que leurs



**"Quand j'ai acheté mon bar, le contrat stipulait que je n'avais pas le droit d'ouvrir le dimanche. Il n'y a que le resto chinois qui reste ouvert, ici. Des gens s'y pointent à 7 heures du matin pour qu'on ne les voie pas publiquement agir à l'encontre des commandements de Dieu..."**

Coen van As, cafetier et supporter des Bleus du SVS

supporters sont juste là à cause de leurs victoires." Réponse directe de Henk van de Groep, l'attaché de presse d'IJsselmeervogels: "On est le grand club, et eux, ce sont les pleureuses, des Calimeros, point." Deux jours avant la rencontre, son pote Jeff entonne le même refrain, alors qu'il prend part à la traditionnelle cérémonie accompagnant le dernier entraînement avant le jour J. "Les Bleus ont besoin de nous pour se sentir exister. Ils ont enregistré une chanson dont le titre signifie, en dialecte local, 'Ne me dites pas que vous supportez les Rouges?' Ils sont obligés de parler de nous jusque dans leurs chansons!", gueule-t-il au milieu du boucan

provoqué par les feux d'artifice et les fumigènes fêtant le retour des joueurs aux vestiaires. Bien sûr, le voisin propose la même ambiance juste à côté. Toutefois, si la rivalité existe bel et bien, une règle tacite empêche tout débordement au sein de la communauté, comme l'explique monsieur le maire, Melis van de Groep (fan revendiqué d'IJsselmeervogels). "La violence est autorisée parce que les supporters des deux camps vivent ensemble au quotidien. Vous ne pouvez pas cogner un adversaire le samedi et vous asseoir à côté de lui à l'église le dimanche ou le croiser au boulot le lundi, comme si de rien n'était." Et quand les Rouges marquent, l'édile



Plus de sponsors que de buts.



tente de contenir sa joie. *“On me voit à la télé applaudir sous ma chaise”*, concède-t-il. La situation n’a pas toujours été aussi pacifique. Pendant les décennies 1970 et 1980, les deux rivaux évoluent dans des ligues séparées, en raison de troubles récurrents entre supporters. La décision fut prise par les clubs eux-mêmes. *“Et puis un jour, on a réalisé que l’on avait besoin que ce derby revienne, question de marketing, détaille Melis van de Groep. Le derby, c’est un aimant à touristes. Aujourd’hui, des cars viennent de tout le pays.”* Tout en inspectant les tribunes tubulaires montées spécialement pour le match à venir, Henk, l’attaché de presse, assure que la stratégie a plutôt bien fonctionné. *“Ni moi ni mon collègue des Bleus n’avons vraiment besoin de faire de la pub. On va encore jouer à guichets fermés et on a accredité 50 médias pour l’occasion, dont plusieurs étrangers.”* Ce succès à double tranchant remet en cause l’identité locale du derby. *“Déjà, on n’a plus du tout la moitié de l’équipe qui est issue du village, comme c’était le cas dans les années 80-90, reconnaît Tijmen. Aujourd’hui, les locaux sont minoritaires, car les deux clubs ont les moyens de recruter ailleurs. Est-ce que c’est un problème? On a dépassé ce stade-là. Ce qu’on veut des deux côtés, c’est finir devant le rival, et si ça doit se faire avec onze mecs qui ne sont pas d’ici, tant pis.”* Reste que la vague de touristes tendance hipsters venus s’injecter leur dose de *“football vrai”* en agace quelques-uns. D’abord, parce que certaines places peuvent grimper

à 30, voire 60 euros, quand elles tournent plutôt autour de dix euros en *“basse saison”*. *“C’est devenu un match en plastique, un faux sommet, déplore Tijmen. Si vous voulez voir à quoi ressemble le vrai football à Spakenburg, venez voir un match contre une équipe nulle.”* Côté rouge, Jeff, engagé parmi les supporters les plus actifs, prévient les touristes. *“Qu’ils ne viennent pas dans notre bloc. Sinon, ils sont les bienvenus au stade, même ceux de l’étranger. On s’est habitués à eux depuis que des cars entiers affluent de partout.”* Pour prévenir des débordements éventuels susceptibles de ternir l’image de sa ville, monsieur le maire a interdit dès 2007 la vente d’alcool le jour du derby. Mais mettre les cafés du centre-ville à la diète alcoolique n’empêche pas les locaux de trouver des solutions pour se la coller autrement. Avant chaque derby, les *pre-party*s prolifèrent dans les jardins des supporters des deux camps. Ce samedi matin, Gilbert a convié une trentaine de ses camarades rouges à écluser des bières à grand renfort de friocadelles et de hamburgers. *“On ne peut pas tout contrôler non plus, soupire Melis van de Groep, en précisant que les deux clubs ont embauché chacun 40 stadiers, formés comme leurs collègues d’Eredivisie. Les gens sont sobres au coup de sifflet final, puisqu’ils ne boivent pas sur le chemin du stade ni pendant le match. En revanche, on demande désormais aux supporters venus de l’extérieur de rentrer directement chez eux après la rencontre. La saison dernière, des hooligans de Tilburg*

*avaient semé la panique en ville, et on voudrait éviter que cela se reproduise.”*

### “On a gagné 2-2!”

Pour ce samedi de derby, la pluie s’est invitée. *“C’est un temps à 0-0, vous verrez”*, annonce Tijmen. En ville, le mauvais temps force les spectateurs à se rendre très tôt au stade pour s’abriter sous la tribune, plutôt que de traîner dans les rues. *“L’arrêté anti-alcool me semble un peu excessif, je trouve que cela casse un peu l’atmosphère générale”*, déplore Andreas, un Norvégien venu depuis Amsterdam. Une heure avant le coup d’envoi, Gilbert et sa clique terminent leurs verres pour se rendre au stade. Les gradins sont pleins à craquer, et pendant que le parcage bleu balance ballons de plage et serpentins, les fans d’IJsselmeervogels déploient un tifo faisant référence à la jaquette d’un épisode de la franchise GTA. Quelques craquages de fumigènes plus tard, la pelouse synthétique ressemble à un dépôt. Ce joyeux bordel oblige l’arbitre à décaler le coup d’envoi d’un quart d’heure, le temps que les bénévoles dégagent le gros des dégâts. Dans la tribune principale, réservée aux sponsors et aux VIP, on trépigne d’impatience autour d’un café, le maire Melis en tête. Ici, l’interdiction de l’alcool s’applique à tous, même aux squatteurs des loges.

Alors qu’IJsselmeervogels mène 2-0, le millier de Bleus en parcage fulmine lorsque l’ailier Marlon Versteeg signe d’une demi-volée le but de l’espoir, à la 75<sup>e</sup>. Arrive le quart d’heure de gloire d’Argjend Selimi. Le milieu égalise d’un but tout en opportunisme, puis voit rouge. Drôle d’idée, aussi, que de tacler un joueur sans ballon. Peu importe, Selimi repart avec le titre de MVP pour l’ensemble de son œuvre. Un nul épique, c’est déjà une victoire pour les Bleus. *“On a gagné 2-2, c’est fou, je n’en reviens pas!”*, s’enflamme Tijmen, alors que les fans des deux camps envahissent chacun de leur côté le gymnase adjacent à leur stade respectif, pour la troisième mi-temps. Les Rouges diront exactement le contraire, dans la même ambiance embrumée par la fumée des cigarettes, les vapeurs de l’alcool qui peut enfin couler, et la sueur de centaines de Spakenburgers dont les corps se trémoussent sur des classiques du rock ou de la chanson néerlandaise. Henk, Gilbert, Tijmen et les autres savourent l’une de leurs deux soirées préférées de l’année. Les Norvégiens Ole et Andreas sont eux repartis depuis longtemps. Ils n’ont pas forcément prévu de revenir pour la revanche. Car au fond, malgré l’ampleur médiatique prise par le derby de Spakenburg, l’événement reste un rendez-vous que seuls les locaux apprécient à sa juste valeur. Peut-être parce qu’il constitue une respiration, une envolée hors de leur petite cage dorée, confortable mais conformiste. Sur le chemin du retour, deux ados enivrés peinent à rouler droit sur leur vélo et beuglent à tue-tête *“Don’t take me home! Please don’t take me home! I just don’t wanna go to work!”* Mais ce soir-là, personne n’a l’air disposé à les dénoncer sur WhatsApp. ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR AC ET JD

**“Ici, les apparences comptent énormément, Si mon voisin achète une grosse voiture, j’en veux une encore plus grosse. Les travaux du futur club-house des Bleus vont bientôt commencer, et le but est qu’il soit encore plus clinquant que celui des Rouges”**

Tijmen Beekhuis, ancien défenseur du SVS



# CONSULTEZ TOUTES NOS OFFRES SUR: abo.sopress.net

Abonnement classique ou à durée libre. Paiement sécurisé – accès à votre compte afin de consulter vos abonnements et modifier vos coordonnées.

# ABONNEMENT

**UN AN:  
39€  
(10 NUMÉROS)**



Je m’abonne au tarif de 39 euros au lieu de 45 euros pour recevoir SO FOOT tous les mois (10 numéros).

1 an **39€**

**UN AN:  
65€  
+ BEAU LIVRE**



Je m’abonne avec le nouveau livre SO FOOT sur Diego Maradona.

1 an **65€**

**UN AN:  
65€  
+ MAILLOT**



- S
- M
- L
- XL

Choisissez votre taille :

Je m’abonne avec le maillot Naples de Diego Maradona.

1 an **65€**  
France Métropole

Livraison sous 4 semaines max



## PAIEMENT PAR CHÈQUE

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Email \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_

Offre valable jusqu’au 10 février 2020. Retrouvez l’ensemble de nos offres et achetez les anciens numéros sur [abo.sopress.net](http://abo.sopress.net)

Les informations recueillies sont nécessaires pour la mise en place et le suivi de votre abonnement. Elles font l’objet d’un traitement informatisé et sont destinées au service abonnement de SoFoot/SoPress. Sauf opposition de votre part à exercer auprès de SoPress comme indiqué ci-dessous, elles pourront être utilisées à des fins de prospection et/ou cédées à des tiers. Vous disposez d’un droit d’opposition, d’accès, de modification, de rectification, et de suppression des données vous concernant (loi “Informatique et Libertés” du 6 janvier 1978) que vous pouvez exercer auprès de SoPress, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris ou [abonnement@sofoot.com](mailto:abonnement@sofoot.com)

À découper ou à photocopier, et à renvoyer avec votre règlement à l’ordre de SOPRESS à: **SO FOOT, service abonnement, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris**